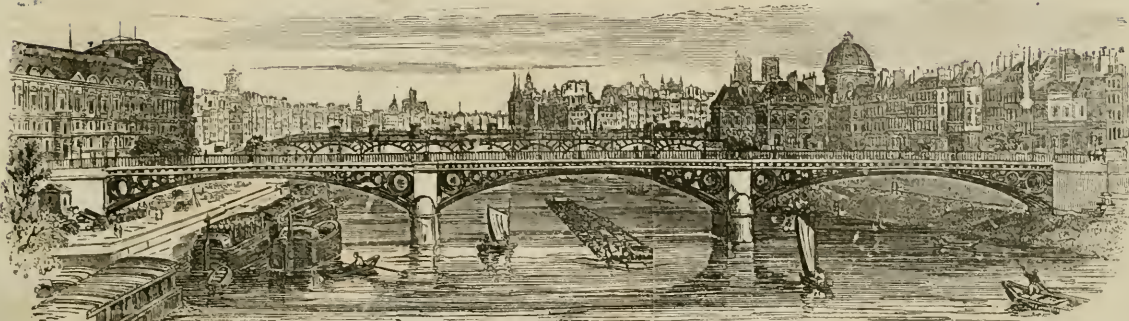


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N^o 51. VOL. II. — SAMEDI 17 FÉVRIER 1844.
 Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Bernadotte, 1764-1844. Notice biographique. *Portraits de Bernadotte et du prince Oscar.* — Histoire de la Semaine. — *Courrier de Paris.* *Costumes, têtes et scènes de carnaval, sept dessins par Gavarni.* — *Fragments d'un Voyage en Mélique (Suite).* — **Chronique musicale.** — *Théâtre de la Porte-Saint-Martin.* *Les Mystères de Paris.* *Portrait de M. Eugène Sue; costumes de Fleur-de-Marie, de Rodolphe, de Ripollette, du Maître-d'École, du Théoricien et de Ferrand.* *Frédéric Lemaître: la Rue aux Fèves; la Maison Pipolet; le Pont d'Azouires; la Vatte-d'Or.* — **Académie des Sciences.** Compte rendu des second et troisième trimestres de 1843. (Fin.) — *Don Gravel l'Alferex.* *Frairie maritime, par M. G. de la Landelle.* *Une Gravure.* — *De la Chasse et du Braconnage.* *Unij Gravure.* — **Annales.** — *Modes.* *Costumes de Cour.* — **Cartes-tour.** *La Fabrique Coruel.* — **Correspondance.** — **Echecs.** Solution du problème N^o 7. — **Trois Rebus.**

Bernadotte, 1764-1844.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Bernadotte (Charles-Jean), aujourd'hui roi de Suède et de Norvège sous le nom de Charles XIV, naquit à Pau dans le Béarn, le 26 janvier 1764, d'une famille honorable de la bourgeoisie de cette ville. Son père exerçait la profession d'avocat. A peine âgé de dix-sept ans, se sentant peu de goût

pour le barreau, blessé d'ailleurs des préférences marquées que ses parents témoignaient à son frère aîné, il s'engagea volontairement en qualité de soldat dans le régiment Royal-Ma-

rine, et il se rendit à l'instant même à Marseille, où il s'embarqua pour la Corse. Quand la Révolution française éclata, Bernadotte était encore que sergent-major. Le 7 février 1790, il obtint le grade d'adjudant. Son régiment se trouvait alors à Marseille, où le contre-coup des grands événements de Paris commença à se faire sentir. Un jour le peuple se révolta au nom de la liberté; le colonel de Royal-Marine veut réprimer l'insurrection par la force. Repoussé avec perte, il va payer de sa vie son imprudente audace, quand deux jeunes gens, s'élançant devant lui, lui font un rempart de leur corps et calment la foule exaspérée. Ces deux jeunes gens étaient Bernadotte et Barbaroux. Ils s'embrassèrent avec effusion sur le perron même de l'Hôtel-de-Ville, en se jurant une amitié éternelle; mais ils ne devaient plus se revoir.

Bernadotte, comme Barbaroux, avait embrassé avec ardeur la cause de la Révolution. En 1792, il était colonel; il servit à l'armée du Rhin sous le général Custine et sous Kléber, et il s'y fit remarquer par sa faconde, sa bravoure et ses talents militaires. D'abord il refusa l'avancement qu'on lui offrit, mais, après la bataille de Fleurus (26 mai 1792), au gain de laquelle il avait puissamment contribué, Kléber le força d'accepter sur le champ de bataille le grade de général de brigade. Nommé peu de temps après général de division, il prit une part active et importante aux campagnes de 1795, 1796 et 1797, sur les bords du Rhin. Ses soldats paraissaient, ils hésiter, il les électrisait tout à la fois par sa parole et par ses actions. Un jour il jeta ses épaulettes dans les rangs ennemis: « Allons les reprendre! » s'écria-t-il; et tous ceux qui l'avaient vu ou qui l'avaient entendu se précipitèrent à l'assaut et lancèrent sur ses pas à la victoire. Il se distingua surtout au passage du Rhin à Neuwied (18 avril 1797). A la fin de cette campagne, le Directoire lui écrivait: « La République est acclamée à voir triompher ceux de ses défenseurs qui vous obéissent. »

Peu de temps après la bataille de Neuwied, Bernadotte fut chargé de conduire à l'armée d'Italie 20,000 hommes de l'armée de Sambre et Meuse; c'était la première fois qu'il se trouvait face à face avec Bonaparte. Dès qu'ils s'aperçurent, ils écrivirent l'un pour l'autre une sorte de lettre antipathie. « Je viens de voir, dit Bernadotte en s'adressant à son quartier général, un homme de vingt-six à vingt-sept ans qui veut avoir l'air d'en avoir cinquante, et cela ne me présage rien de bon pour la République. » A en croire certains biographes, Bonaparte dit de lui que c'était une tête française sur le cuir d'un Romain. *Les messieurs de l'armée d'Allemagne ne fraternisèrent pas d'abord avec les sans-culottes de l'armée d'Italie; mais quand il s'agit de battre l'ennemi, toutes ces haines, toutes ces rivalités disparurent dans des sentiments communs, l'amour de la gloire et la haine de l'étranger.* Pendant la mémorable campagne qui amena la paix de Campo-Formio, Bernadotte se signala surtout au passage du Tagliamento et à la prise de la forteresse de Gradisca. Chargé de présenter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi, il arriva à Paris quelques jours avant le coup d'Etat du 18 fructidor. Il était porteur d'une lettre du général en chef de l'armée d'Italie; cette lettre se terminait ainsi: « Vous voyez dans le général Bernadotte un des amis les plus solides de la Répu-

blique, incapable par principes comme par caractère de capituler avec les ennemis de la liberté, pas plus qu'avec l'ennemi. »

Seul de tous les généraux des armées républicaines présents à Paris, Bernadotte avait refusé de jouer un rôle dans la révolution du 18 fructidor. Laissez faire Augereau, dit-il, alla rejoindre Bonaparte en Italie; A peine arrivait-il à l'armée, Bonaparte la quittait. Instruit des dispositions malveillantes du Directoire à son égard, le général en chef venait de signer le traité de Campo-Formio, et il retournait à Paris. Leur amitié mutuelle n'avait fait que s'accroître. En partant de Milan, Bonaparte, non content d'enlever à Bernadotte la moitié des troupes qu'il commandait, lui enjoignit de rentrer en France avec le reste. Mais le Directoire, heureux de cette rivalité naissante, s'empressa de nommer le général disgracié commandant en chef de l'armée d'Italie à la place de Berthier, qui exerçait cette fonction par intérim. Il se rendait à son poste quand, à son grand étonnement, il reçut un nouvel arrêté qui le nommait ambassadeur à Vienne.

Bernadotte n'était alors rien moins que diplomate. Dès qu'il fut installé à Vienne, il se déclara l'ennemi du ministre Thugot, et il engagea avec lui une lutte dans laquelle il eut le dessous. Il avait émis, pour arborer les couleurs nationales, le jour où les Viennois célébraient l'armement des volontaires qui s'étaient levés contre la France, Amanté par Thugot, la populace abattit et déchira le drapeau tricolore; l'ambassadeur exigea vainement une réparation. Le Directoire le désavoua et le rappela à Paris. On a dit, mais nous ne pouvons rien affirmer, que Bonaparte l'avait fait nommer ambassadeur à Vienne dans le but de l'éloigner de l'Italie et dans l'espérance qu'il romprait forcément, par quelque démarche imprudente, une paix trop longue pour l'ambition du futur empereur des Français.

Tandis que l'expédition d'Égypte se préparait, Bernadotte, de retour à Paris, y épousa la belle-sœur de Joseph, mademoiselle Desirée Clary, fille d'un négociant de Marseille. Singulière destinée que celle de cette jeune fille, née pour



(Bernadotte, roi de Suède et de Norvège.)



(Oscar, prince royal de Suède.)

être impératrice ou reine! Quelques années auparavant, Bonaparte, alors général d'artillerie en demi-solde et sans emploi, l'avait demandée à son père. Bien que sa passion fût

pour le barreau, blessé d'ailleurs des préférences marquées que ses parents témoignaient à son frère aîné, il s'engagea volontairement en qualité de soldat dans le régiment Royal-Ma-

Courrier de Paris.

De quoi voulez-vous que je vous parle, si ce n'est encore de bal, de concerts et de danses? Vous seriez bien singuliers de vous en étonner. Qu'est-ce qui occupe toute la ville, sinon le bal? Quelle est la grande affaire du moment, sinon la danse? Il ne s'agit pas de savoir comment va l'Orient ou l'Occident, le Nord ou le Midi; si la Chine accueille notre ambassade ou si l'Espagne continue à s'égorger; si l'Irlande se lève à la voix d'O'Connell, ou si le glaive turc décime les chrétiens du Liban. Bagatelles! Le bal d'hier, le bal d'aujourd'hui, le bal de demain, voilà la grande nouvelle! Dans le temps héroïque où Napoléon couvrait l'Europe de soldats, le Courier de Paris n'apportait que des bulletins de bataille; aujourd'hui, dans notre siècle de galop et de polka, que pouvez-vous en attendre? Des bulletins de contredanses. — Chaque saison a ses fleurs et ses fruits: le printemps a le lilas et la rose, et toutes les familles odorantes qui peuplent les parterres; l'automne a ses grappes mûries et ses pommes dorées suspendues aux arbres du verger; les fruits et fleurs de l'hiver sont la valse et la danse: ils naissent et s'épanouissent en serre chaude sous le feu des lustres et des ardentés prunelles. La saison ne finit qu'en avril. Il faut donc vous attendre, jusque-là, à recevoir de temps en temps, par mon ministère, la mercure de ce produit et de cette denrée d'hiver.

Dieu merci! le Paris dansant ne chôme pas. A peine un bal est-il fini, qu'un autre recommence; à peine a-t-on jeté des cris d'admiration pour celui-ci, que celui-là vous contraint de crier encore plus fort au prodige. — « Il est impossible de rien voir de plus splendide, » disait la foule élégante et charmée qui sortait des magnifiques salons de l'hôtel Lambert. Le lendemain, le bal donné par M. La Riboussière, dans son immense palais de la rue de Bondi, et le bal de l'ancienne liste civile, animant de son éclat les magnifiques salons du Casino-Paganini, sans faire oublier la nuit merveilleuse de l'hôtel Lambert, lui disputent le prix de l'élégance et de la splendeur. — Nous n'avons rien de particulier à dire de la fête de M. de La Riboussière, si ce n'est qu'on y remarquait surtout les notabilités de la pairie de 1850, et l'aristocratie de la révolution de Juillet. Le bal de la liste civile en a fait, en quelque sorte, la contre-partie. M. de La Riboussière avait convié le présent; le bal de la liste civile a invité le passé. Examinez ces agréables danseurs, suivez des yeux ces valseurs vernis et gantés: chacun d'eux représente un regret et une espérance. — Le noble faubourg était sorti de ses noirs hôtels héréditaires, pour assister à cette fête dédiée à la vieillesse ou à la pauvreté des serviteurs de l'antique monarchie exilée; les illustres duchesses, les fines marquises, les contesses et les baronnes pur sang y brillent, par les fraîches figures et par la beauté; les autres par l'éclat des noms et la vénérable authenticité de la race. — Parmi les hommes politiques, nous avons aperçu M. Herriyer, M. le duc de Valmy et M. de la Rochejaquelein, et au premier rang des voyageurs de Belgrave-Square, M. le comte



(Hussard et Hussarde, par Gavarni.)



(Le Galop, par Gavarni.)

de La Ferronnais et M. le duc de Rohan. Pen à pen, le bal s'échauffant à la leur des lustres étincelants, les opinions se sont mises en danse et ont disparu dans l'enivrement de la valse tourbillonnante; alors il n'y a plus eu d'autre parti que le parti des aimables tête-à-tête, des élégantes conversations et du plaisir. — Tout le monde a lutté de bonne grâce et de dévouement dans cette nuit aristocratique; et pour ne citer qu'un trait de cette courtoisie générale, M. Perrezaud, propriétaire voisin du Casino-Paganini, a fait jeter sur un vaste mur de son hôtel, pour faire un plus libre passage aux équipages nombreux et bruyants qui se croisaient en tous sens, à la grande douleur des oreilles débraiées de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Mais il y a bal et bal: toutes les danses ne ressemblent pas à ces danses coquettes, toutes les valseuses à ces valseuses délicates et distinguées même dans leur plus vive ardeur, dans leur plus grand abandon; demandez plutôt au bal de l'Opéra ce qu'il en pense. C'en est fait! le bal de l'Opéra a jeté, comme on dit, son bonnet par-dessus les moulins, semblable à ces bons et joyeux compères qui finissent par se moquer du qu'en-dira-t-on, et se livrent, à la face du prochain, aux éclats de leur plus grosse joie; le bal de l'Opéra ne garde plus de ménagements; il s'est fait débardeur, le plus ardent, le plus intrépide, le plus infatigable, le plus bruyant, le moins anacréontique des débardeurs. Véritable danseur d'enfer, ses nuits se passent dans les emportements de l'haléante cachucha, dans l'effroyable flux et reflux du galop infernal. — Le foyer a tout à fait abdiqué son galant privilège; ce n'est plus le lieu d'asile des mystérieux tête-à-tête et des fines causeries, mais une espèce de voie publique trop étroite pour contenir la foule qui s'y presse et s'y entasse bêtement, sans grâce, sans but et sans plaisir.

— Passez du foyer dans la salle, c'est autre chose: là le rompt d'œil est à la fois effrayant et splendide, éblouissant et diabolique; on se croirait convié à une noce de démons. Les costumes bizarres, les masques grotesques, les cris éfrénés, le délire de ces nuits étincelantes de mille feux, ressemblent en effet, à s'y méprendre, à quelque furieuse fête de damnés. On ne danse pas autrement à l'hôpital des fous, ou sur une terre d'anthropophages, autour des idoles que les naturels du pays encensent par des cris et des rondes échevelées. — Que diraient, je vous le demande, les petits marquis et les petites duchesses d'autrefois, nation monothéiste et mignarde, qui venait d'un pied lisse et fin, d'une voix traîtresse et douce, aimer ces nuits d'Opéra de ses pirouettes médisances, de ses audaces amoureux, de ses furives trahisons? que diraient-ils en se retrouvant tout à coup au milieu des propos violents et du tumulte brutal de ces horribles bals? madame la marquise s'évanouirait et demanderait des sels; M. le chevalier s'échapperait en pirottant sur son talon rouge, s'écriant: « Holà! oh! Lableur! holà! Dubois! holà! Labranche! où sommes-nous? Qu'on me délivre de ces forcenés! » Oh, le vice raffiné, la corruption parfumée de ces petits messieurs, s'enfuirait aux énergiques éclats de l'orchestre de Musard, en se bouchant les oreilles d'épouvante.

Le bal de l'Opéra est, à l'heure où je parle, dans son plus chaud accès de fièvre; c'est que le carnaval touche à sa fin; c'est que le mercredi des cendres, ce croque-mort des jours de folie, creuse déjà la fosse où le mardi gras doit être porté en terre par les défunts éplorés. Dans quelques jours tout sera dit, Musard n'aura plus qu'à monter sur son pupitre pour prononcer l'oraison funèbre du carnaval de 1844.

Gavarni, présentant cette mort prochaine, a voulu sauver quelques traits de ce carnaval bientôt expiré; le carnaval ne mourra pas du moins sans nous laisser un souvenir de sa figure et de sa personne, grâce au spirituel crayon qui vient de le croquer avant son dernier soupir, pour les menus plaisirs des lecteurs de *l'Illustration*. Sans doute, ce n'est pas là le carnaval tout entier; il serait difficile, cher lecteur, de vous l'envoyer sous bande et à domicile. Essayez un peu de mettre l'Opéra et son bal colossal dans la boîte du porteur de *l'Illustration* et de le glisser sous votre porte ou sous votre chevet pour vous divertir à votre réveil; je vous en défie, tout habile homme que vous êtes, ô lecteur mon ami! Or, à défaut du carnaval en personne, acceptez-en ces échantillons; d'une part, ce commis marchand déguisé en Albanais pour rire; de l'autre, ce clerc d'huisier affublé des ailes, des pattes, des plumes, du bec d'un oiseau fantastique. Voici un hussard qui certes n'a pas fait ses premières armes dans le régiment des hussards de la mort; son uniforme n'annonce ni de terribles coups de sabre ni de sanglantes batailles; au tuyau de poêle qui lui sert de coiffure, à son dolman orné des élanis et des cordons de ses rideaux, on devine que moult hussard sort de l'école militaire des bals masqués, et qu'il ne connaît

le contraire et convertira mon héros nocturne en César ou en Napoléon.

Dans l'armée de Musard, un lussard n'est au grand com-

L'Académie française ne donne pas de bal, mais elle livre des batailles à toute outrance; le dernier combat académique a été des plus acharnés; *l'Illustration*, dans son dernier numéro, en a déjà donné un rapide bulletin. Deux doutes, comme on sait, étaient le prix de la victoire, l'un occupé naguère par l'honnête M. Campenon, l'autre par notre regrettable et illustre Casimir Delavigne; la lutte n'a pas été vive autour du fauteuil de Campenon: du premier coup, M. Saint-Marc Girardin l'a emporté et s'y est assis, laissant M. Alfred de Vigny et M. Emile Desclaux de lui à dix voix en arrière; la succession de Campenon ne demandait pas un plus grave engagement: c'était un héritage de rimes bucoliques, et les pipeaux champêtres invitent aux innocents combats. L'ombre pastorale du poète aurait souffert d'une bataille plus ardente et plus prolongée; elle préfère, sans doute, cette simple escar-mouche terminée au premier choc, et presque aussi douce qu'un duel entre Méléagre et Tityre, sous la voûte d'un hêtre, au son de la musette.

Pour Casimir Delavigne, c'était autre chose; l'auteur des *Messénienes* et du *Paria* avait droit à une plus vaillante mêlée; le clairon martial et la lyre héroïque retentissent dans les poésies de Casimir Delavigne, chantant la liberté, célébrant les faits illustres, ou gémissant sur un mode tragique et sombre; tout, dans ses rimes épiques, respire les passions sérieuses et profondes. — Les candidats académiques semblaient s'être échauffés à l'ardeur du poète; ils se sont pris corps à corps, décidés à combattre avec acharnement pour savoir à qui reviendrait sa dépouille. Trois champions, — on l'a vu, — ont tenu bon jusqu'à la dernière extrémité: M. Alfred de Vigny, M. Sainte-Beuve et M. Vatout; sept fois ils sont revenus à la charge, l'un contre l'autre, épuisés, halelants, mais se défendant toujours, et aucun d'eux ne voulant battre en retraite devant son rival. Parmi ces trois adversaires acharnés, M. Sainte-Beuve a gardé constamment l'avantage, M. Vatout l'a suivi de plus près, et M. Alfred de Vigny,



(Masquerade par Gavarni.)

plet qu'à condition d'avoir la femme-hussard pour compagne; c'est la consigne; aussi Gavarni n'y a pas manqué; il connaît trop bien la loi du carnaval pour lui faire un tel affront. Voici donc la femme-hussard dans son élégant costume, aigrette au front, éperons aux jambes. Vraiment, hussard mon ami, tu n'es pas malheureux; oh! quel galop tu vas danser avec ta gentille hussarde!

Le galop commence en effet, mais Gavarni a cru devoir y mettre des ménagements; de même que toute vérité n'est pas bonne à dire, tout galop n'est pas bon à montrer. Ne montre donc, ô Gavarni! que juste ce qui se peut voir; ménage notre jeunesse et notre candeur. Bien! nous pouvons risquer les deux yeux: ce débauché qui se dandine en s'appuyant sur l'épaule de son voisin, ce malin, ce grenadier, ce lancier polonais, ces figures burlesques, et cette pantomime qui les accompagne, tout ce carnaval n'a rien qui ne paraisse devoir en arrêter l'impression, comme disaient les



(Un Turc, par Gavarni.)



(Le Galop, par Gavarni.)



(Un Homme-Oiseau, par Gavarni.)

que la manœuvre professée de minuit à six heures du matin, sous le commandement du capitaine général Musard; ce n'est certes pas sa subretiche, si semblable à un cabas, qui dira

visés des censeurs d'autrefois: la fille perdra la vue de cet innocent galop à sa mère. — Mais assez danser et galoper comme cela; passons à d'autres exercices.

le noble poète, n'est venu que sur les talons de M. Vatout, comme pour attester, une fois encore, que dans ces pugilats littéraires ce n'est pas toujours l'athlète le plus richement et



(Fleur-de-Marie; mademoiselle Grave.)



(Rodolphe; M. Clarence.)



(Rigolotte; mademoiselle Amané.)



(1er Tableau. — La Rue aux Fèves.)



(M. Eugène Suc.)



2^e Tableau. — La Maison de la rue du Temple.



(3e Tableau. — Le Pont d'Asnières.)

Ferrand au pont d'Asnières. Cette décoration du pont d'Asnières est d'une rare beauté, d'un pittoresque merveilleux; elle est encore de M. Devoir. Là le Maître-d'École retrouve Fleur-de-Marie, et cette fois il a résolu de s'en défaire; mais le Chourineur vient à passer, descend sous l'arche du pont, et vient au secours de Fleur-de-Marie. Le Maître-d'École recule devant ce terrible Chourineur, qui, saisissant Fleur-de-Marie, la jette sur sa barque et rame à tours de bras. La barque chavire: Au secours! Fleur-de-Marie va se noyer. Non pas: le Chourineur la saisit et l'élève d'une main vigoureuse au-dessus des eaux, tandis que de l'autre il se cramponne de toutes ses forces à un anneau de fer attaché à une des arches du pont. Ou crie,

on accourt; un batelier arrive avec sa nacelle; le Chourineur y jette Fleur-de-Marie évanouie. Quant à lui, il se précipite au milieu des flots et s'échappe à la nage. Ce tableau a produit un grand effet.

N'avez-vous pas reconnu ce batelier? C'est Jacques Ferrand, Jacques qui prend tous les costumes et tous les visages. Ainsi Fleur-de-Marie est en son pouvoir. Jacques emporte sa victime à l'île des Ravageurs. Il y trouve le Maître-d'École et sa bande; alors il se fait un horrible pacte entre eux: Ferrand livrera à ces bandits Rodolphe, qui va quitter la France avec trois millions; il ne s'agit que de s'embarquer sur la route où le prince doit passer, et puis on l'assas-



(Le Maître-d'École: M. Raucourt.)



(Jacques Ferrand: M. Frédéric Lemaître.)



(Le Chourineur et Tortillard: M. Jemma, Mademoiselle Lerry.)



(11^e et dernier Tableau. — La Patte-d'Oie.)

— Ah! c'est décidément le jour de Noël que vous passez capitaine corsaire!

— Jusque-là permis à Votre Grâce d'en douter, mais alors...

— Alors, qu'advient-il, s'il vous plaît? demanda ironiquement la jeune fille.

— Qui vivra verra! » répondit gravement don Graviel en la reconduisant à sa place.

Puis comme les riches habitants, les dignitaires coloniaux et les dames de la Havane se retiraient avec le cérémonial d'usage, le jeune aîné s'esquiva discrètement, non sans avoir saisi d'un amoureux regard la charmante Juanta, qui lui semblait de ne l'avoir pas remarqué.

Après une multitude de digressions, don Graviel, qui poursuivait sa route en brandissant son sabre, conclut en ces termes :

« Forban, corsaire, flibustier, soit! l'on ne peut être pendu qu'une fois, et Juanta vaut bien qu'on en cure la chance! »

Le problème était loin d'être résolu, mais la détermination était prise; restait à trouver les moyens d'exécution. Or, le jeune enseigne s'ingéniait à débrouiller un chaos de projets étranges, lorsqu'il crut apercevoir dans l'ombre un individu caché sous un porche à peu de distance du quai.

« Holà! cria don Graviel.

— Ah! c'est le lieutenant, dit avec humeur un homme qui remit dans sa ceinture un énorme coutelas.

— Que diable faisais-tu là, mandit coquin? reprit l'officier; tu devrais être au canon à cet endroit.

— Je vous attendais aussi, mon lieutenant; j'étais bien sûr que vous passeriez par ici pour rallier l'embarcation.

— Mais enfin que faisais-tu sous cette porte cochère, maître Brimbollio?

— Rien, oh! rien du tout, seigneur Badajoz.

— Je parierais, brigand, que tu guettais l'occasion de dévaliser quelque honnête bourgeois. Que signifie ce long coutelas?

— Vous croyez donc qu'il y a des bourgeois honnêtes dans ce pays-ci? dit le marin; ma foi, tant pis pour eux. S'il faut vous dire le vrai, je cherchais le moyen de me procurer un peu de tabac. Être à la Havane, mon officier, et n'avoir pas un misérable cigare à fumer une fois le temps, ce serait capable de damner un saint du paradis. Si encore l'on nous payait seulement un mois sur quatre, ou bien si l'on nous envoyait croiser au large contre les Anglais, on prendrait patience.

— Camarade, dit l'officier qui se radoucit tout à coup, tu m'as l'air d'avoir la conscience large.

— Sans meilleur avis, mon lieutenant, le Trésor, qui ne nous paie pas, doit l'avoir plus large encore. Je me serais contenté, je vous jure, de la moindre chose, d'un demi-duro, d'une couple de piécettes, d'un réal au pis-aller. Il n'est pas défendu de demander l'aumône quand on est pauvre.

— Oui! reprit don Graviel en riant, demander l'aumône un poignard à la main, à deux heures de la nuit!

— C'est que les riches ont l'oreille et le cœur si durs! » Maître Brimbollio était un vigoureux marin, taillé en Hercule, carré, bronzé, velu, barbe et cheveux noirs tirant sur le roux, trait fave, physionomie renfrognée; et demeurant excellent matelot et en possession d'une grande influence sur le gaillard d'avant. Il faisait officier de second contre-maître à bord de la frégate la Santa-Fé, dont l'enseigne don Graviel était quatrième lieutenant.

« Et tu aimerais, dis-tu, continua ce dernier, tu aimerais à appuyer la chasse aux Anglais? »

— Aux Anglais ou à d'autres, je n'ai pas de préférences. Si je parle des Anglais, c'est parce qu'on est en guerre avec eux.

— Mais crois-tu que dans la frégate tu trouverais une quarantaine de gaillards de ton avis?

— Je n'en aurais qu'à lever le pouce pour en jurer cent cette nuit même. »

Don Graviel, pour toute réponse, lâcha un juron admirablement cultival.

« Oui, seigneur Badajoz, continua Brimbollio, d'un mot, d'un signe, j'entraînerais les cent plus sottes de l'équipage. Ah! mon Dieu! si nous avions trouvé un officier pour nous commander, depuis longtemps nous serions à courir bon bord avec ou sans la frégate; par malheur, nous ne savons pas calculer le point, nous autres. Alors on se résigne, on fait son petit service, et l'on attend. »

Chacun des deux interlocuteurs eût été bien aise de pouvoir lire sur les traits de l'autre; mais il faisait nuit noire. Don Graviel en savait assez, il restait sur ses gardes; maître Brimbollio s'était suffisamment avancé.

« Si pour son mauvais destin, pensait-il, l'alferez Badajoz

— Ses voiles sont-elles enverguées? demanda l'officier voit basse.

— Oui, capitaine, » répondit avec affection le patron du canon.

L'enseigne tressaillit en s'entendant donner ce titre inaccoutumé.

Une demi-heure après, il faisait réveiller son ami Fernando Riballos, garde-marin, qui remplissait les fonctions de cinquième lieutenant sur la Santa-Fé.

Fernando avait vingt-huit ans passés. A son début dans la carrière, il s'était bercé de l'espoir de faire son chemin; comme tant d'autres, il avait rêvé d'épaulettes d'amiral; plus tard, il s'était contenté de désirer le grade d'enseigne de corvette; depuis six ans qu'il n'ambitionnait plus rien, il occupait ses loisirs à pêcher à la ligne; il fallait, comme on voit, qu'il eût passé par tous les échelonnements du métier. C'était du reste un garçon plus froid que chaud, tempérament nervoso-biliéux qui défiait la fièvre jaune; maigre et sec, ne riant jamais; il n'en était pas moins dévoué corps et biens au plus joyeux des corsaires, c'est-à-dire à don Graviel Badajoz.

« As-tu peur d'être pendu? lui demanda brusquement celui-ci.

— Est-ce pour m'adresser cette sottise question que tu me fais monter ici à pareille heure?

— Ma question n'est pas si sottise qu'elle en a l'air; réponds-moi catégoriquement.

— Eh bien! non! dit le garde-marin. Après?

— C'est que j'ai un projet où tu figures en première ligne, et qui peut mener droit à la potence.

— Ah!

— Il ne s'agit de rien moins que de détacher une partie de l'équipage, de s'emparer du brick-golette que tu vois là-bas, d'aller avec faire la course, et avant tout d'enlever la fille du gouverneur, dona Juanta de las Esquadras, dont je suis amoureux fou.

— Tiens! c'est drôle, dit Fernando.

— Veux-tu me donner un coup de main?

— Pour la golette, oui; pour la fillette, non! que diable ferions-nous d'elle à bord? Ne me parle pas des femmes, j'aime mieux les poissons, ils sont muets.

— Je suis amoureux, te dis-je!

— Tant pis!

— Et je n'ai combiné toute cette affaire que pour parvenir à la conquête de Juanta. »

Fernando haussa les épaules.

« C'est-à-dire que tu m'abandonnes!

— Tu m'insultes!

— Alors, tu consens à tout?

— Il te faut parler bien!

— Tu es un ami sans pareil! » s'écria don Graviel enchanté, qui voulut se jeter au col de Fernando.

L'autre le repoussa carrément. Quand un Espagnol est légalmatique, il déconcertait un Hollandais.

« As-tu un cigare? demanda le garde-marin.

— Hélas, non!

— Eh bien, bonsoir!

— Ne t'en va pas, reprit vivement Graviel; attends donc, causons un peu de nos préparatifs.

— A quoi bon?

— Plaisante demande! Que diable! il faut un plan.

— Fais-le tout seul; tu donneras la consigne, j'exécuterai. »

Là-dessus Fernando retourna se coucher, et s'endormit du sommeil du juste; quant à don Graviel, il ne put fermer l'œil.

G. DE LA LANDELLE.

(La suite à un prochain numéro.)



tourne contre moi ce que je viens de lui dire, son indiscrétion lui coûtera cher! »

Un coup d'œil jeté sur le coutelas fut le commentaire de cette agréable réflexion, après laquelle le patron et l'officier embarquèrent dans le canon.

La Santa-Fé était mouillée fort loin de l'embarcadere; pour s'y rendre, il fallait passer au milieu d'une foule de bâtiments marchands, de négriers et de légers navires sur lesquels l'alferez laissait égarer des regards de convoitise. Il examinait surtout d'un œil d'envie un long brick-golette aucre à l'écart. Le Caprichoso, tel était son nom, — avait l'avant effilé comme un poignard, le corps ras sur l'eau, la mâture audacieusement inclinée sur l'arrière, le corsage noir, la ceinture rouge. Il présentait en soi quelque analogie avec un reptile ou un oiseau de proie, mais on aurait dit un dragon, d'un milan ou d'une aigle de mer. La lucie phosphorescente de la marée montante qui se brisait à son étrave permettait d'admirer la finesse de ses formes.

« Joli morceau de bois! murmura maître Brimbollio.

De la Chasse et du Braconnage.

Que de choses ont existé autrefois, et ne vivent plus pour ainsi dire aujourd'hui que dans les souvenirs de l'histoire! Grâce à elle, qui les a quelquefois été chercher dans les limbes où elles étaient ensevelies, et couvertes de son éphémère protection, quelques unes ont survécu; d'autres, moins favorisées, ont disparu... sans retour peut-être.

Au nombre de ces dernières il nous faut compter la chasse. La véritable chasse est passée à l'état de mythe; quelques esprits même la regardent comme un anachronisme au sein de notre société. Enfin le chasseur, comme une foule d'individualités plus ou moins célèbres, et qui ont eu leur époque de gloire et d'illustration, le chasseur, lui aussi, a disparu.

Mais comme au fond rien ne périt dans ce monde, le chasseur a été remplacé par qui? par le braconnier.

Le braconnier occupe dans notre hiérarchie sociale une place éminemment respectable. En effet, il n'a su rien moins qu'élever un délit à l'état d'industrie, ou pourrait même dire

quelque imprudent lapin vienne y prendre ses ébats et se placer au bout de son fusil. La proximité de sa proie et la clarté de la lune, qui, dans l'intervalle, s'est levée, et lui vient en aide, lui permettent d'ajuster avec certitude. Aussi lui arrive-t-il rarement de manquer son coup; plus d'un lapin a péri ainsi victime de sa jeunesse et de son imprévoyance.

Quand il a effectué sa razzia, le braconnier retourne tranquillement chez lui pour recommencer le lendemain sur un autre point. Au lever du jour, le garde du bois, en faisant sa tournée, trouve dans les herbues des bourras de fusil, des poils, du sang, et sur le sol des traces de pas empreints sur la rosée. Il surveille, il guette, il rôde pendant quelques jours, mais il ne peut rien voir, rien entendre. Le braconnier, plus fin ou mieux instruit, s'est transporté les nuits suivantes sur un autre point du canton, où il continue tranquillement ses exploits.

D'autres fois, quand il ne peut se livrer aux plaisirs un

peu trop bruyants de l'affût, il change d'occupation et va chercher ses poches et son furet, petit animal du genre belette, et qui est trop connu pour que nous en fassions la descrip-



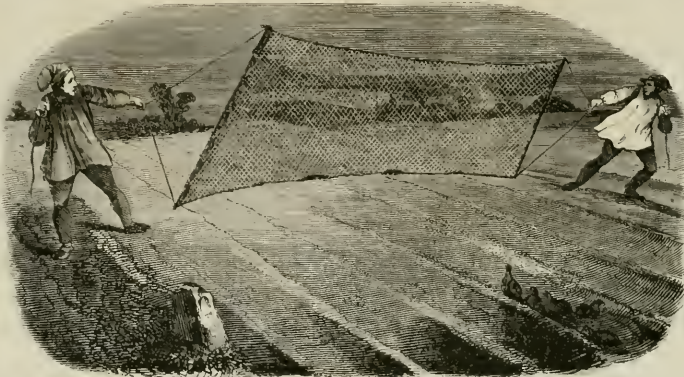
(L'affût.)

tion. C'est la sangsue du lapin. Comme les terriers n'ont point de secret pour notre industriel sans patente, il se dirige aussitôt vers celui qui est le plus fourni, celui qui contient la plus nombreuse portée; il en bouche, avec des mottes de gazon, toutes les ouvertures, excepté une ou deux qu'il ferme hermétiquement avec ses poches, après avoir toutefois lancé son furet dans les galeries souterraines. Le lapin, pour éviter les poursuites de son ennemi, cherche une issue par une des ouvertures du terrier, mais il les trouve toutes fermées, toutes, excepté celles qui sont garnies de poches ou de filets. Traqué par le furet, il n'a d'autre ressource que de s'y précipiter et de tomber ainsi au pouvoir d'un ennemi non moins impitoyable que celui auquel il vient d'échapper.

Quelquefois cependant, après une longue attente, le braconnier ne voit rien venir; la poche reste béante, le filet vide. Bien plus, il a beau prêter l'oreille, il n'entend aucun bruit souterrain. Que s'est-il alors passé? Le furet, infidèle à sa mission, s'est fait braconnier à son tour et s'est anusé à chasser pour son compte; il a piqué le lapin, a sucé son sang et ensuite s'est endormi sur sa victime. Il est alors assez

tion, n'est pas plus difficile. Un braconnier expérimenté doit connaître non-seulement le nombre des lièvres qui peuvent exister sur un canton, mais encore le gîte et la tournée de chacun; il sait qu'à tel endroit, à tel moment, il en est passé un, et qu'il repassera un peu plus tard. C'est à ces places désignées d'avance qu'il a soin de tendre ses collets: un collet est une espèce de collier en laton ou en fil de fer, que souvent, pour mieux dépister et les lièvres et ceux qui les protègent, on dissimule en tournant autour une tresse d'herbes; ce collet est attaché à un ou deux petits morceaux de bois fichés en terre, de manière à rencontrer la tête du lièvre, qui vient s'y enfoncer et s'y étrangler; si par hasard il court un peu trop fort à ce moment, ce n'est pas par le cou qu'il se prend, mais par les pattes, qu'il se casse ou se tord presque toujours dans les efforts qu'il fait pour se dégager; quelquefois cependant il y parvient, mais le plus souvent il ne sort de ses liens que pour passer dans la gibecière du braconnier.

Presque toutes ces chasses se pratiquent isolément; il en est d'autres, comme celle des perdrix, qui demandent le secours de l'association; quant à celles-ci, elles ont, outre l'attrait, commun du reste à toutes les autres, du fruit défendu, l'avantage de ne pouvoir se faire avec succès qu'au vu l'ouverture légale de la chasse. Plusieurs braconniers, parfaitement instruits de l'existence de toutes les compagnies qui peuvent se trouver sur un territoire, du lieu où elles résistent d'habitude, du nombre de têtes qui les composent, se mettent en campagne la nuit, munis d'immenses filets ou panneaux que, dans leur langue, ils ont insolemment nommés *le drap mortuaire*; ils se placent d'abord contre le vent, et dans l'endroit qui leur semble le plus propice; ils tendent leurs filets à l'aide de longues perches, à l'une desquelles est attachée une corde tenue par un des chasseurs. Cette opération terminée, les rabatteurs tournent la compagnie et la font lever. Ordinairement, les malheureuses bêtes, ainsi troublées, effarouchées, effrayées par le bruit qu'elles entendent derrière elles, n'ont d'autre ressource que de fuir du côté opposé au bruit; elles vont alors se précipiter dans les panneaux; tout aussitôt le braconnier aux aguets tire la corde



(Le drap mortuaire.)

qui entraîne les perches qui soutenaient les filets; le drap mortuaire tombe et ensevelit sous ses replis une compagnie tout entière de perdrix qu'on n'a plus qu'à ramasser avec la main.

Quand une compagnie est détruite, on passe à une autre, et on enlève ainsi tout le gibier que peut contenir un canton. Il n'est pas rare de voir plusieurs centaines de perdrix être le fruit ou le butin d'une seule de ces expéditions nocturnes.

Quelquefois on varie ses plaisirs, et pour être plus sûr du succès, pour endormir au besoin la vigilance des perdrix, tromper cet instinct de la conservation qui est naturel à tous les animaux, les braconniers ont avec eux une *chanterelle* ou perdrix qui rappelle, et sert ainsi, soit à attirer les perdrix, soit à les rénumérer de nouveau, lorsque quelque coup manqué les a dispersées.

Au moyen des procédés mis en usage par les braconniers, il n'est pas difficile de dépeupler un canton en fort peu de temps; du moins ce qui reste à glaner après le passage de ces chasseurs sans port d'armes est bien peu de chose. Nous avions donc raison de dire, en commençant, que la chasse n'existant plus, le braconnage l'a détruite et remplacée; d'un amusement, il a fait un délit. Il n'y a plus de chasseurs, il n'y a plus que des braconniers.

Comme tout se perfectionne, on ne se contente plus de braconner isolément; il s'est formé dernièrement des sociétés qui ont leur siège à Paris, et qui exploitent à tour de rôle, soit par leurs propres membres, soit par des affidés, tous les départements voisins de la capitale. Ces sociétés, comme on le voit, fonctionnent en grand, et un jour viendra peut-être où elles se mettront en actions.

La Chambre des Députés s'occupe actuellement de discuter une loi qui, tout en ayant pour but de régler l'exercice de la chasse, a surtout la prétention de mettre pour l'avenir un terme au braconnage. Nous estimons trop nos législateurs pour médire de leur capacité ou même de leurs bonnes intentions, mais nous pouvons assurer d'avance que la loi qu'ils vont incessamment voter n'aboutira pas à grand chose. On a cru trouver un remède en élevant le prix des ports

d'armes, mais on n'a sans doute pas réfléchi que les braconniers, qui ne demandent pas de permis de port d'armes quand ils coûtent quinze francs, sauront bien s'en passer quand le prix en sera porté à vingt-cinq.

Enfin, en terminant, nous vindrions la liberté grande de



(Lièvre pris au collet.)

donner à nos honorables législateurs un petit conseil que nous ne croyons pas entièrement dépourvu d'utilité: la loi qu'ils projettent n'aura un but réel que lorsque ses dispositions autoriseront tout gendarme, tout garde champêtre ou tout autre agent de l'autorité publique à saisir, partout où ils se trouveront, les filets, panneaux et autres engins destinés à la destruction du gibier.

Une semblable autorisation, comme sanction de la loi future, n'aurait rien d'exorbitant et trouverait, du reste, des précédents dans notre législation. On permet aux commis des contributions indirectes d'exercer le débitant de liquides, de pénétrer chez lui, de fouiller jusque dans son lit, à toute heure du jour et de la nuit; pour protéger quelquefois l'indolence d'un fabricant contre le stimulant de la concurrence étrangère, on autorise les préposés des douanes à rechercher et à saisir des cotons, des mousselmes, d'autres produits qui se trouvent dans les magasins d'un marchand; et on refuserait à un agent de l'autorité publique le droit de saisir des instruments qui ne sont en la possession de leur propriétaire que dans le but de violer la loi ou d'empêcher son exécution! Il est évident qu'une loi qui concéderait de pareils pouvoirs ne pourrait être taxée d'illogisme ou d'arbitraire. En votant une loi, le premier devoir du législateur est d'en



(La chanterelle.)

assurer l'exécution, et de se ressouvenir qu'il y a quelque chose de pire qu'une mauvaise loi, c'est celle qui n'a pas de sanction pénale et qu'on peut violer impunément.



(Chasse au furet et au filet.)

rare qu'il en lievre; on il est étouffé, on il est perdu. La chasse au lièvre, si elle demande un peu plus d'atten-

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. BONIFACE, EX-RÉFRACTAIRE DE LA 4^e DU 3^e DE LA 10^e.

Par CHAM.

Ses Excursions sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez, etc. — Le tout mêlé de bosses et polaire de bleus et de noirs, etc. — Album comique de 150 dessins gravés sur bois, et formant, avec le texte, 1 vol. oblong de 100 pages sur papier-carton. — Prix du volume relié à l'anglaise : 5 francs. — Chez PATU, rue de Seine, 55.

CHAPITRE
LXXIX.



Sans avoir
fait son testament.
M. DU PIN.

(M. Boniface s'embarque pour Londres sur le chemin de fer de Folkstone. La campagne semblait courir devant lui à raison de 10 lieues à l'heure.)

A LA LIBRAIRIE PAULIN,
RUE DE SEINE, 55.

ET CHEZ TOUTS LES CORRESPONDANTS DU COMPTOIR
CENTRAL DE LA LIBRAIRIE DANS LES DÉPARTEMENTS
ET À L'ÉTRANGER.

LES JÉSUITES ET L'UNIVERSITÉ; par P. GENIN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1 fort vol. in-8. 6 fr.

Table des Chapitres.

I^{re} PARTIE.

TOUT CE QUE LES JÉSUITES FONT À LA RELIGION.

- CHAP. I^{er}. — Ce que c'est que l'ultramontanisme. — De l'ultramontanisme avant les jésuites.
- CHAP. II. — Les jésuites avant 1850. — Assemblée du clergé en 1682. — La théologie de Poitiers.
- CHAP. III. — Les jésuites à l'œuvre depuis 1850. — Procéde pour gagner les classes supérieures. — La religion offerte au rabais.
- CHAP. IV. — Moyens d'action sur les classes inférieures. — Miracles. — Devotions particulières. — Conférences. — Associations.
- CHAP. V. — Les jésuites, tyrans du clergé.

II^e PARTIE.

ATAQUES CONTRE L'UNIVERSITÉ.

- CHAP. I^{er}. — § 1^{er}. Aperçu de la tactique. — § 2^e. Le premier libelle (mai 1840).
- CHAP. II. La campagne d'été. — L'évêque de Belley. — Mandement de l'évêque de Toulon. — Première lettre de l'évêque de Chartres. — Dix-huit professeurs dénoncés par l'Univers. — Seconde lettre de M. de Chartres.
- CHAP. III. — § 1^{er}. Deux libelles de l'abbé Desgarets, de Lyon (mai 1845). — § 2^e. Second libelle de l'abbé Desgarets.
- CHAP. IV. — § 1^{er}. Le libelle de M. Fabie Verdine, curé de Lupersac. — § 2^e. La liberté d'enseignement est-elle une nécessité religieuse et sociale? par J.-P. Garie, docteur en théologie.
- CHAP. V. — § 1^{er}. Tolérance du gouvernement poussée jusqu'à la faiblesse. — § 2^e. Des jésuites, par MM. Michelet et Quinet. — Les constitutions de saint Ignace de Loyola.
- CHAP. VI. — § 1^{er}. La brochure de M. Affre. —

§ 2^e. Lettre de M. de Bonald. — M. de Châlons censuré par le conseil d'Etat. — Une société secrète.

CHAP. VII. — § 1^{er}. Du devoir des catholiques, par M. le comte de Montalembert. — § 2^e. L'abbé Combalot.

III^e PARTIE.

L'ENSEIGNEMENT DES JÉSUITES.

- CHAP. I^{er}. — L'histoire de France enseignée par les jésuites.
- CHAP. II. — Enseignement de la morale populaire. — Instruction chrétienne, par le P. Humbert.
- CHAP. III. — Enseignement de la philosophie chez les jésuites. — Cours d'Etudes philosophiques, à l'usage des collèges ecclésiastiques et des séminaires, par M. Bouvier, évêque du Mans.
- CHAP. IV. — Lières de morale transcendante. — Le Compendium. — La théologie morale de Settler, réimprimée et augmentée par les soins de l'abbé Rousselot.
- CHAP. V. — Le confessionnal des jésuites. — Commentaire sur le sixième précepte du Decalogue, et supplément au traité de Sanchez, de Matrinnio, par M. Bouvier, évêque du Mans.
- CHAP. VI. — Conclusion.

POST SCRIPTUM. — M. de Ravignan. — M. de Yathmesnil.

UN COURROUX DE POETE; par CONSTANT HILBEY (ouvrier). Chez Martinon, libraire-éditeur, rue du Coq-Saint-Honore, 1. — Un beau volume de poésies. In-18.

CONTRÉDANSES.

LES ITALIENNES, par WASSERMANN; 20 QUADRILLES POUR PIANO. Chaque : net, 50 centimes.

BALS DE PARIS, 20 quadrilles et valse pour un violon, une flûte, un flageolet, une clarinette, un cor et pistons. Suite aux BALS CUVARDS. 20 Repeus pour ces instruments. Chaque numéro contient un QUADRILLE et un RECUEIL DE VALSES. — Prix net : 50 centimes.

Chez SCHONENBERGER, 28, boulevard Poissonnière.

LIBRAIRIE DUBOCHET & C^o,
rue de Seine, 55.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. NICARD, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTS, avocat; PAUL GÉVAÏS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LEON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LÉONIE LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEBLOND, docteur en médecine de la Faculté de Paris; Ch. MARTINS, docteur ès sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. VERGÉ, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12 de 1,300 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventeurs nouveaux dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Officier pour Patents of Invention, 14, Lincoln Inn Fields, Londres.

AGUILLES, ÉPINGLES ET HARENGS ANGLAIS.

HALL ET GUTCH, 50 King-William street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc. etc., des aiguilles, des épingles et des harengs supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des précédents Carmes dechaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenu et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs conduisent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'Épilepsie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, rue Taranne 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

VARICES. — BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ELASTIQUES en caoutchouc : avertis aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arts, 25. (Écrire franco.)

Les abonnements à
L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de
M. DUBOCHET,
rue de Seine, N^o 33.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE-DE-PARIS, 471, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.

À l'approche de la saison des bals et des réunions habituelles de l'hiver, le soin de la toilette devient pour nos dames élégantes un grave sujet de préoccupation; notre mission est

de leur dire quels établissements méritent leur préférence, jouissent de la vogue la plus soutenue et la justifient le mieux. En première ligne, nous n'hésitons pas à placer

le bel établissement de la *Ville-de-Paris*, 471, rue Montmartre. C'est la maison modèle de l'époque; toutes les classes y affluent, la classe riche et élégante surtout, abandonnant ses an-

ciennes habitudes, non par un vague désir de changement, mais parce que la toge est mieux, plus beau et à meilleur marché qu'aillieurs. La *Ville-de-Paris* est citée pour ses beaux velours, ses riches soieries, ses dentelles, ses élégantes nouveautés, elle occupe le premier rang dans la vente des étoffes de luxe; sa vogue fait pâlir les vieilles renommées d'une autre époque.

Nous ayons remarqué dans les beaux salons de la *Ville-de-Paris* les plus hautes sommités de la noblesse, de la finance, de l'administration; les étrangers de distinction s'y donnent rendez-vous. Chaque jour les plus brillants équipages occupent toute la partie de la rue Montmartre qui avoisine le boulevard.

Les caehemires des Indes nouvellement installés présentent une richesse d'assortiments inouïs jusqu'alors; ils viennent encore de S'enchérir d'articles importants faits à Londres tout récemment; plusieurs belles caisses nouvelles sont mises en vente. Des envois directs de Lahore et de Bombay (Indes-Orientales) viennent aussi d'arriver, et seront au premier jour mis à la disposition de nos dames.



Modes.



Le grand costume de cour n'est plus en usage en France; cependant, il en reste encore quelques souvenirs dans la toilette de présentation. Ainsi la robe ouverte à demi-croix arrondie n'est qu'un diminutif de la grande robe traînante.

Nous avons reproduit ici la toilette d'une jeune femme présentée aux dernières réceptions du jour d'au.

Le costume de bal pour les hommes est un uniforme de fantaisie, collet, parements brodés, etc. Malheureusement, le deuil de la cour est venu interrompre pour peu de jours les fêtes du château, et nous n'avons en que les bals particuliers pour centre d'observation.

Parmi les plus belles et les plus gracieuses parures, citons-ou quelques-unes d'une fraîcheur et d'une recherche exquise : — Robe de satin rose entourée d'une houllonne de gaze rose continué autour du revers du corsage; petit bord en velours épinglé rose avec une seule plume tombant derrière la tête.

— Robe de velours royal bleu de ciel, ouverte des côtés avec des chefs d'argent et une grande berthe de dentelle d'argent.

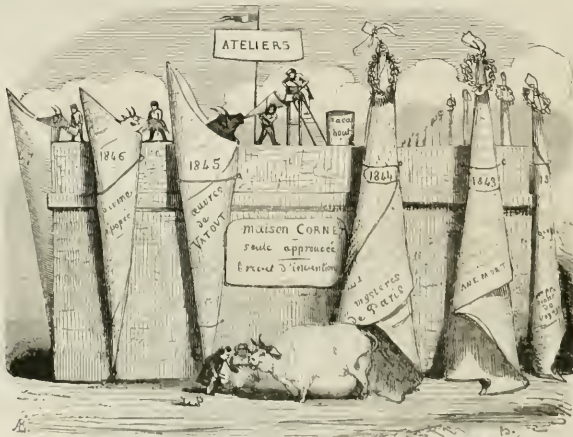
— Robe de damas rose convertie de deux volants de guipure posés à plat; petit turban en velours vert couvert de pierres.

— Robe de tulle blanc à trois jupes, la dernière ouverte devant, à quatre ouvertures attachées par des bouquets, au nombre de cinq; demi-couronne de fleurs posées de côté sur la natte; cheveux en bandeaux ondes.

— Robe de satin blanc ouverte tout autour en cinq morceaux attachés chacun par trois petits nœuds-choux en rubans; dessous en pékin rose; coiffure en dentelle et fleurs.

— Robe de satin rose, ornée d'une passementerie d'argent; un dessous en crêpe rose formé tunique entourée de biais de crêpe lisse, au bord desquels règne un petit chef d'argent; coiffure et feuillage d'argent.

Caricature sur le Beuf-Gras, par Bertal.



L'Illustration est parvenue à se procurer une vue des ateliers Cornet. Cette maison, seule approuvée par l'Académie de Poissy, se charge d'engraisser au plus juste prix tous ceux qui voudront l'honneur de leur pratique, et s'engage à préparer au concours annuel les bœufs qui désireront figurer à la solennité des jours

gras. — La méthode est aussi sûre que facile, comme on peut le voir dans ce tableau. Un des cornets vous représente le beuf de 1845 déjà pris d'œdre; le beuf de 1846 est moins avancé que celui-ci, il l'est plus que son frère de 1847. Celui de 1848 vient d'être reçu dans les bras de ses bienfaiteurs.

Correspondance.

A M. L., à Paris. — L'idée est excellente et rentre parfaitement dans le plan de l'Illustration. Nous y viendrons après les deux expositions.

A M. O., à Orléans. — La variété vaut mieux; elle répond à la variété des goûts et des esprits. Il y a des gens singuliers qui n'aiment que la guitare; les véritables amateurs préfèrent les concerts du Conservatoire.

A M. F. D., à Rouen. — Vous êtes le contraire de M. O.; mettez, si vous voulez, une grosse-caisse à la place de la guitare et arrangez la réponse à votre usage.

A M. H., à Bruxelles. — Cela va sans dire.

A M. D., à Paris. — Voyez plus bas la solution.

A M. B., à Paris. — Faites vous-même le calcul en divisant par 52.

Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 7. CONTENU DANS LA QUARANTE-SEUVIÈME LIVRAISON.

- | | |
|--|---|
| <p>BLANCS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le C à la cinquième case du R: échec. 2. La T à la huitième case du F du R: échec. 3. La U prend le C: échec. 4. Le F de la U à la quatrième case du F du R: échec. 5. La I à la huitième case de la T du R: échec et mat. | <p>NOIRS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le R à la troisième case de son F. 2. R prend le C. 3. Le F prend la D. 4. Le R à la quatrième ou cinquième case de sa T. |
|--|---|

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

L'adresse de janvier 1844 a fait donner à cinq députés marquant leur démission.

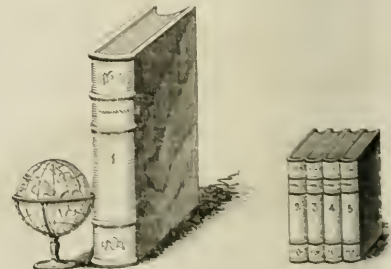
I.



II.



III.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoi-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE ET Co, rue Damiotte, 2.